

Frédéric Schiffter

LASSITUDES

louise bottu

À Roland Jaccard, parti volontairement.

Du même auteur, entre autres ouvrages :

Sur le blabla et le chichi des philosophes — PUF

Philosophie sentimentale — Flammarion

Le Charme des penseurs tristes — Flammarion

On ne meurt pas de chagrin — Flammarion

Journées perdues — Séguier

Jamais la même vague — Flammarion

Le Voluptueux inquiet, réponse à Épicure —
Louise Bottu

Contre le Peuple — Séguier

D'une manière générale, les aphoristes forment une méchante engeance : ils se proposent non pas de tirer les hommes du borbier de leur condition mais de les y enfoncer davantage. Ils aiment tant naviguer en eaux troubles qu'ils ne répugnent pas à pratiquer leur sport favori à leurs dépens.

Logan Pearsall Smith

En anglais, *the fall* veut dire la chute et, aussi, l'automne. Je me trouve à cette saison de la vie.

Il n'y a pas si longtemps encore, quand je m'éveillais à l'aube, j'emplissais mes veines de café et j'éprouvais sur-le-champ du ressort pour écrire une bonne partie de la matinée. Même si, souvent, je levais les yeux de ma page pour rêvasser, je reprenais mes esprits et me remettait à l'ouvrage. Depuis quelque temps, alors que je me lève toujours tôt, l'énergie me manque malgré l'ingestion de caféine. J'ai peine à me concentrer et, quand j'y parviens, je n'écris que des bribes de phrases qui s'amassent et restent en l'état. Je n'ai plus la force ni le désir de me ressaisir. Je me sens happé par une fatigue, causée pourtant par nul effort, et me laisse emporter, sans réaction, par un sentiment de stérilité.

*

Certaines pensées qui me viennent après minuit ne traversent pas mon esprit. Elles s'y installent jusqu'à ce que la fatigue les affaiblisse et le sommeil les efface.

*

Le moi est haïssable. Surtout au milieu de la nuit, en pleine insomnie.

*

Ce qui devrait disqualifier les philosophes aux yeux de l'honnête homme, c'est que

la plupart n'ont jamais connu le découragement.
Ne pas reculer devant l'idée de faire une œuvre
relève du fanatisme.

*

« Parfois je lis un livre avec plaisir et j'en
déteste l'auteur », notait Swift. Il m'arrive
souvent l'inverse.

*

D'après les *hadiths*, si le nouveau-né crie
en venant au monde, c'est parce que Satan le
chatouille.

*

On doit s'étonner d'avoir des amis et ne
pas s'indigner d'avoir des ennemis.

*

L'appétit de vivre vient en vivant, le
dégoût de vivre aussi.

*

En mourant l'année de mes dix ans, mon
père m'a contraint à chercher en moi une
autorité morale pour me guider dans le monde.
Plus d'un demi-siècle plus tard, même avec l'aide

des philosophes, je ne l'ai pas trouvée. J'évolue toujours parmi mes contemporains avec l'instinct faillible d'un débutant en ayant le sentiment que, pour leur part, ils maîtrisent le jeu social. Si, comme disait Freud, un père est un rempart contre la mort, c'est parce qu'il est d'abord un maître de vie — fût-il sans talent. La vie... Malgré mes lacunes persistantes, j'espère avoir enseigné quelques rudiments de cette étrange science à mon fils et qu'il n'est pas trop mécontent de son précepteur.

*

De même qu'on ne fait pas un bon roman avec de bons sentiments, de même n'en fait-on pas avec du bel esprit. Il faut réserver les premiers aux sermons ou aux éditoriaux, le second aux dîners en ville.

*

Je me souviens de cette jolie, une espagnole, qui trouvait mon esprit *sombrío* — ténébreux. Elle m'appelait Don Sombrío.

*

L'air que l'amour-propre permet de prendre le plus aisément est celui du triomphe modeste.

*

Si la France peut à bon droit s'enorgueillir de la variété de ses fromages et de ses vins, elle devrait avoir honte de sa richesse en intellectuels.

*

Tous les philosophes de l'ère chrétienne, hormis Montaigne, Schopenhauer et Cioran, n'ont eu qu'un seul objectif : se liquer contre l'Ecclésiaste.

*

Ma mélancolie n'est pas le signe d'une insatisfaction, d'un mécontentement, d'un désarroi, mais l'expression d'un chagrin *normalisé*.

*

Ce qu'il y a de contestable dans le *Contre Sainte-Beuve* de Proust, c'est la conception idéaliste selon laquelle il faut distinguer chez un écrivain son « moi artiste » de son moi « quotidien ». Une œuvre est toujours l'œuvre d'un homme, lapalissade qui tranche avec le purisme de l'idée proustienne, sans doute, mais qui n'ôte rien à la grandeur de l'œuvre. Proust n'eût jamais écrit *La Recherche* s'il n'avait pas été l'homme « quotidien » qu'il était. L'idée de la cohabitation en lui de deux moi distincts sonne comme un déni, comme s'il eût refusé que le supérieur, son œuvre, procédât de l'inférieur,

c'est-à-dire de sa personne même, marquée par ses affects, ses obsessions, ses démons, ses tares, ses complexes, ses hontes. Comme Montaigne, Proust aurait pu écrire qu'il était la *matière de son livre*.

*

Le pessimiste dérange non parce qu'il a l'humeur sombre, mais parce qu'il y voit très clair.

*

Tous ces gens que le ridicule ne tue pas et, hélas, rend plus forts.

*

Zeus aurait pu compter sur moi pour être le dieu de l'inutilité.

*

Quand un de ses amis lui apprit que Richard Wagner se recommandait de sa philosophie, Schopenhauer, au vu d'une partition du compositeur, déclara : « Que cet homme jette sa musique aux cabinets ». Comment aurait-il perçu Nietzsche ? Eût-il destiné les élucubrations de son disciple repentant au même endroit que l'œuvre du musicien ? Comment savoir ? En revanche, on peut être assuré qu'il aurait ricané de ses naïvetés.

*

Si une religion consiste, comme l'indique l'étymologie, à se sentir *relié* — verticalement à Dieu, horizontalement à son prochain —, alors je suis une créature séparée.

*

Par amour de la littérature, j'aurais dû m'abstenir d'écrire un roman.

*

Épitaphe : *Je n'ai pas pu faire mieux...*

*

Chamfort pensait que les femmes aimaient à s'occuper des enfants en raison de deux anomalies physiques : une partie amoindrie de leur cerveau et une fibre de plus dans leur cœur. J'ajouterai le plaisir qu'elles prennent, par là même, à gâcher une vie amoureuse.

*

Se moquer de la philosophie c'est encore philosopher. Voilà pourquoi je ne m'en prive pas.

*

L'époque est saisie par la manie des ateliers : « ateliers méditation », « ateliers cuisine », « ateliers théâtre » ... S'il est possible que parmi ces nouvelles pédagogies certaines améliorent les dons présumés du client pour telle ou telle activité, la plus discutable, proche même de l'escroquerie, est celle qui propose des « ateliers d'écriture ». À ce sujet, Gianfranco Sanguinetti avait dit l'essentiel : « Pour savoir écrire il faut avoir lu, et pour savoir lire, il faut savoir vivre. »

*

« J'écris pour que celui qui me lit n'aille pas travailler le lendemain », disait Albert Cossery — qui, à l'évidence, eut trop peu de lecteurs.

*

En vieillissant, nous ne perdons pas nos illusions, mais nombre d'entre elles se dégonflent.

*

Quand j'entends le mot « identité », qu'il soit rapporté à un État ou à un quidam, je m'interroge sur sa signification et ne lui en

trouve aucune. Autant je puis définir un État comme un territoire délimité coiffé de tel ou tel type d'autorité politique, autant je reste sans mots pour évoquer son identité. De même, si je puis définir ce qu'est un identitaire, je suis bien embarrassé pour cerner l'identité de sa personne. Je vois bien que l'identitaire se réclame moins d'un État que d'un « enracinement » dans un lieu géographique, une langue, des us et coutumes, une religion, etc. Je vois bien que ce folklore semble compter pour se soutenir d'un discours idéologique, mais c'est surtout une revendication d'appartenance où il entre plus d'imagination que de réalité — comme si l'identitaire avait besoin d'une geste nationale afin que son « je » singulier puisse se fondre en un « nous » impersonnel, même éternel, et qu'il puisse opposer ce « nous » à d'autres « nous ». Pour l'identitaire, si le « nous » dont il prétend être un élément et un héritier est désirable, c'est parce que sa singularité personnelle lui est haïssable. S'imaginant être identique à ceux qui se disent de même essence que la sienne, le voilà délesté de son soi propre, exempté de se forger une personnalité dont les caractères ne sont pas des restes de particularités régionales ou nationales, mais des traits de distinction comme le charme, l'élégance, l'esprit. On ne pourra nier que j'ai raison si on veut bien considérer que la personnalité d'un individu se signale d'elle-même, alors que son identité ne s'apprend que sur présentation d'un document d'état civil. La

personnalité relève d'un je-ne-sais-quoi ontologique — Baltasar Gracián nous instruit sur ce sujet —, l'identité s'obtient suite à une formalité administrative. J'ajouterai enfin que les identitaires que je connais sont tous étrangement privés de charme, d'élégance et d'esprit, comme s'ils étaient frappés de la terrible malédiction des trois « i » : Insipides, Inodores, Incolores.

*

Souvent, je me sens solidaire des statues.

*

Bientôt on dira que le Paradis était un espace vert doté d'une riche biodiversité.

*

Il y a en moi un type infréquentable.

*

Je connais Frédéric Pajak depuis dix-huit ans. Il habite Paris, Lausanne, Arles. Je me rends peu souvent dans ces villes. Il n'est venu qu'une fois à Biarritz. Puisque nous passons de longues périodes sans nous voir, j'ai lu le tome VI de son *Manifeste incertain* comme s'il m'avait adressé une longue lettre illustrée de dessins, dont il aurait relié les feuillets en volume. Mais tout lecteur de ce livre éprouvera le sentiment que Frédéric lui a écrit personnellement. En guise de sous-titre, le bandeau de l'ouvrage indique : « Blessures ».

Pajak ne déroule pas le récit de traumatismes mais de quelques mauvais coups de la vie reçus dans son enfance. Le premier, le plus brutal, sera d'apprendre à neuf ans la mort de son père, jeune artiste peintre, survenue lors d'une collision sur la route entre sa DS 21 et une camionnette. Il en encaissera d'autres, moins durs, mais douloureux. Le chagrin fait mûrir très vite un gamin, mais ne le blinde jamais contre la laideur des choses de la vie. Pajak regarde le monde avec ses mêmes yeux d'orphelin précoce. Quand il le commente, le ton est désabusé et teinté de tristesse. Quand il le dessine, c'est d'un trait noir. Néanmoins, rien n'est sinistre dans ces pages qu'on tourne avec le double plaisir du texte et du dessin, où à la gravité de l'évocation du passé se mêle la drôlerie de la confiance. Pajak nous raconte les relations conflictuelles qu'il eut avec ses successifs « beaux-pères », un autre accident de voiture en Espagne (dont tout le monde cette fois sortit indemne), sa fugue d'une maison d'éducation, la terrifiante émancipation féministe de sa mère, jeune veuve, après Mai 68, la découverte récente de sa judaïté qui en fait un « juif sur le tard », la nature de l'amour qui le lie à son frère cadet, le moment où s'est affirmée sa double vocation pour la peinture et l'écriture, son entichement pour l'Italie et l'Espagne. Le désir d'autobiographie, à la fois légitime et dérisoire, Pajak le croque en quelques mots : « On

aime tant, devant des tiers, réchauffer nos tambouilles sentimentales, preuves que nous sommes vivants, du moins que nous avons eu une vie. » Au milieu d'un paragraphe, apparaissent Clément Rosset, « avec qui, dit Pajak, j'ai bu quelquefois jusqu'à plus soif », et moi-même, en qui il voit « un frère en mélancolie ». Entre Frédéric et moi, je crois qu'il y a un an d'écart. Je ne sais jamais qui est le plus vieux. Quelle importance ? Nos blessures sont presque jumelles...

*

Emmanuel Bove dit que s'il aime les mots « espérance » et « avenir » quand ils logent dans sa tête, ils perdent tout attrait dès qu'il les prononce. Dans mon crâne, ces termes n'entrent jamais.

*

Adolescent, je paraissais plus vieux et j'y trouvais des avantages, alors que, maintenant, je n'en vois aucun à faire mon âge tout en ayant le sentiment d'avoir encore quinze ans.

*

Un bon roman, ou un bon ouvrage de philosophie, est un livre qui *décrotte* l'esprit.

*